

ne pas tomber dans l'hyper-culturalisme, la critique de la recherche effrénée de l'authenticité retrouvé seulement dans les autres sociétés. La valeur de l'essai réside spécifiquement dans sa critique lucide du structuralisme et du marxisme. C'est là l'apport principal que devraient lire ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'anthropologie et au symbolisme en général.

Gilles Brunel
Département de communication
Université de Montréal

Micheline LABELLE : *Idéologie de couleur et classes sociales en Haïti*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1978, 393 pages.

Ce livre se veut une contribution à l'anthropologie marxiste; je crois qu'il contribue plutôt à l'anthropologie sémiotique. C'est en effet une étude minutieuse de la couleur — forme biologique — utilisée comme signe en Haïti. Sa méthode est simple mais efficace : à partir de quelques dessins rudimentaires qui varient selon la couleur de la peau, selon le type des cheveux et selon la forme des traits, l'étude établit d'abord le vocabulaire de la « couleur » en Haïti : 93 termes pour la classe dominante, 120 pour les petits bourgeois et ainsi de suite. L'auteur démontre ensuite que les informateurs ne peuvent pas toujours attribuer sans ambiguïté ce vocabulaire aux dessins spécifiques : très souvent ce n'est que le contexte social — la place d'un individu dans la hiérarchie sociale — qui détermine si l'on parle d'un noir, d'un mulâtre, d'une grimelle. La couleur ne détermine donc pas le statut hiérarchique. Quand on semble parler de celle-là, on parle en effet de celui-ci. Le livre nous donne essentiellement l'analyse de ce système de signes et cette analyse me semble très bien faite.

L'auteur veut aussi faire l'analyse des classes sociales. Dans un chapitre très intéressant, elle fait le découpage des classes en Haïti, mais elle avoue franchement qu'elle ne veut pas établir « la structure de classe » parce que les données haïtiennes sont insuffisantes. Or, la différence entre l'analyse marxiste et l'analyse fonctionnaliste consiste précisément en ce que celle-ci ne s'occupe que de la stratification, du découpage en catégories tandis que l'analyse marxiste (ou structuraliste) s'occupe surtout des rapports entre les catégories. Une classification des personnes en rapport avec la richesse, les valeurs, les types de travail ne constitue évidemment pas l'analyse marxiste d'un système de classes. On n'apprend jamais, par exemple, comment le régime Duvalier a utilisé les signes de couleur dans sa pratique politique — c'est donc dire que l'auteur n'a pas pleinement exploité le modèle marxiste pour l'analyse du système de couleurs haïtien.

Elle a très bien réussi à démontrer que la couleur est le signe d'une réalité sociale plutôt que biologique. Mais de quelle réalité sociale s'agit-il ? Je crois que, comme dans toute analyse sémiotique, la réalité que l'analyse de Labelle met à jour est essentiellement le système de représentations qui existe dans les têtes des Haïtiens. L'auteur cite beaucoup d'exemples d'énoncés des informateurs à propos du contexte social qui influence sur les jugements de « couleur ». Dans ces exemples, on ne trouve que rarement ce que Marx appellerait la conscience de classe. Il y a sans aucun doute une lutte des classes en Haïti, mais cette lutte ne s'exprimera dans les représentations populaires que si la population reconnaît elle-même l'existence de cette lutte. L'analyse marxiste ne saurait donc se limiter à l'analyse sémiotique des représentations de la hiérarchie sociale.

Cette critique n'implique nullement que je rejette le travail de Micheline Labelle; loin de là. Comme contribution à la sémiotique de la culture, ce livre sera extrêmement utile. En plus, si quelqu'un veut faire l'analyse de la manipulation politique des signes